

Le genre à l'épreuve de la conjugalité. Mouvements et recompositions de la masculinité des hommes en couple avec un autre homme

Jérôme Courduriès

▶ **To cite this version:**

Jérôme Courduriès. Le genre à l'épreuve de la conjugalité. Mouvements et recompositions de la masculinité des hommes en couple avec un autre homme. Marie-Pierre Anglade; Leïla Bouasria; Meriem Cheik; F. Debarre; V. Manry; C. Schmoll. Expériences du genre. Intimités, marginalités, travail et migration, Karthala; Éd. Le Fennec, pp.91-110, 2014, Hommes et sociétés, 978-2-8111-0935-6. halshs-00940457

HAL Id: halshs-00940457
https://shs.hal.science/halshs-00940457

Submitted on 19 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version auteur du texte : Jérôme Courduriès, « Le genre à l'épreuve de la conjugalité. Mouvements et recompositions de la masculinité des hommes en couple avec un autre homme », in M.-P. Anglade, L. Bouasria, M. Cheik, F. Debarre, V. Manry, C. Schmoll (dir.), *Expériences du genre. Intimités, marginalités, travail et migration*, Paris, Casablanca, Karthala, Le Fennec, 2013.

Le genre à l'épreuve de la conjugalité
Mouvements et recompositions de la masculinité des hommes en couple avec un autre homme[1]

Jérôme COURDURIES

Les sociétés humaines sont organisées sur la base d'un certain nombre d'invariants parmi lesquels « la valence différentielle des sexes » (Héritier, 1996) et une répartition des tâches selon le sexe occupent une place centrale. Elles impliquent « dans un certain contexte relationnel » des attentes normatives différentes (Théry, 2007 : 35). Si l'on suit les thèses de Marilyn Strathern (1988) selon lesquelles le genre n'est pas un donné inébranlable mais se construit dans la relation qu'entretiennent les personnes entre elles, le couple et la famille sont indubitablement des lieux privilégiés où s'élaborent le masculin et le féminin. Dans le même temps, la vie de couple est un domaine dont de nombreuses études ont montré combien il était porteur de représentations fortement dépendantes de la socialisation sexuée. Les homosexuels, comme les hétérosexuels, reçoivent depuis leur plus jeune âge une socialisation marquée par leur appartenance à un sexe ou à l'autre. Comment imaginer que le fait, dans un couple, d'appartenir au même sexe n'a aucune incidence du point de vue du vécu amoureux et sexuel ? Cela produit un certain nombre de spécificités dans la mise en acte de la conjugalité et amène inévitablement les individus à se confronter, au fil des faits de la vie conjugale quotidienne, à leurs représentations de la masculinité notamment parce que les seuls modèles conjugaux à leur disposition sont des couples composés d'un homme et d'une femme.

La sociologie féministe et, dans son sillage, la sociologie de la famille ont mis en évidence combien certains aspects de la vie conjugale tels que, par exemple, le travail domestique, l'usage de l'argent, la sexualité, se prêtent particulièrement à des positions inégales entre hommes et femmes. Cependant l'inégalité n'a pas toujours besoin de la différence des sexes pour exister au sein d'un couple. Les discours recueillis auprès d'hommes gays vivant en couple avec un homme montrent à l'évidence que des représentations relatives au genre et aux rôles sexués lui sont néanmoins très fréquemment associées par les acteurs eux-mêmes. Ainsi, l'analyse de leur témoignage sur leur propre vie de couple permet de voir comment sont répartis les rôles et les tâches et quel discours ils produisent sur ces domaines de la vie amoureuse souvent marqués du sceau de l'inégalité entre homme et femme. Le sexe physiologique reste dans les représentations de beaucoup une donnée importante[2] même si nous savons qu'être né de sexe masculin ou de sexe féminin ne suffit pas pour faire d'un individu un homme ou une femme. Nos données permettent aussi d'examiner comment les individus composent avec les modèles stéréotypés à leur disposition et comment se recompose la masculinité dans un cadre relationnel bien éloigné des scripts masculins majoritaires[3].

[1] Cette contribution s'appuie sur les résultats d'une enquête doctorale en anthropologie sur la conjugalité des couples gays, soutenue en 2008 et qui a bénéficié d'une bourse de recherche de l'Agence nationale de recherches sur le sida, et sur des données recueillies depuis dans le cadre d'un post-doctorat mené grâce à un financement jeune chercheur de Sidaction (voir Courduriès, 2011). Les données ont été recueillies à l'occasion d'une enquête ethnographique et grâce au recueil de témoignages auprès de 58 hommes en couple avec un homme.

[2] Il suffit pour s'en convaincre d'écouter les transsexuels qui veulent absolument corriger ce qu'ils estiment être une erreur de la nature (Castel, 2003 ; Hérault, 2004 ; Sengenès, 2004 ; Courduriès, 2008b ; Michels, 2008).

[3] Le concept de « script » est emprunté à la sociologie des scripts sexuels proposée par John Gagnon et William Simon (Gagnon et Simon, 1973 ; Gagnon, 2008).

Les couples d'hommes cumulent sans doute plus souvent que les autres des facteurs d'une possible inégalité : les différences d'âge semblent être plus importantes qu'entre hommes et femmes et elles s'accompagnent souvent de disparités sociales et de revenus[4]. Dès lors, le souci d'égalité dans les différents champs de la vie conjugale se fait encore plus pressant, particulièrement, il faut bien le dire, pour celui qui est dans une position qu'il juge déficitaire ; et dans bien des cas son partenaire partage le même souci.

Les hommes homosexuels et *l'ordre des sexes*

Durant les trente dernières années, le modèle traditionnel des responsabilités domestiques réservées aux femmes a progressivement laissé la place dans les discours à un modèle de conciliation (Kellerhals *et al.*, 2004 : 87). Mais les femmes continuent d'assumer la plus grande part des tâches domestiques (Barrère-Maurisson, 2003 : 114-115 ; Filiod, 2003 : 143 ; Anxo *et al.*, 2002) ; le véritable changement résiderait dans le fait que les rôles domestiques deviennent (un peu) plus ouverts et négociables au sein de la famille.

Le simple fait d'habiter ensemble entraîne la constitution de l'univers ménager conjugal : des habitudes s'installent et l'organisation se complexifie. Négociables et ouvertes au moment de la constitution du couple, les habitudes domestiques tendent vite à se figer (Kaufmann, 1995). Certaines tâches domestiques, telles le bricolage et le jardinage, sont généralement connotées comme masculines. Les enquêtes *Emploi du temps*, menées par l'INSEE en 1986 et 1999, fournissent des résultats intéressants[5]. Certaines tâches, telles la cuisine, la lessive, le repassage, la vaisselle et le ménage sont plutôt considérées comme féminines. Elles sont assumées à 60 % par les femmes. D'autres, comme les courses, la gestion des papiers et de l'argent, sont considérées comme mixtes (Brousse, 2000). Pour la sociologue Annie Dussuet, qui s'appuie sur une enquête qualitative menée au début des années 1980 auprès de femmes issues de milieux populaires dans l'agglomération du Mans, « le ménage moderne idéal se définit, entre autres, par un partage des tâches domestiques plus égalitaire » (1997 : 79). Qu'en est-il dans un couple d'hommes ?

Les tâches ménagères, malgré des changements encore timides, restant le plus souvent assumées par les femmes, un homme, même s'il vit avec un autre homme, ne peut pas aller trop loin dans la prise en charge de ce travail. Plus que la crainte du regard des autres, c'est la représentation ou plutôt, pour reprendre les analyses de Robert Stoller (1989), le ressenti de sa propre virilité qui le conduit à en refuser l'entière responsabilité. La tentation peut être grande de partager le monde domestique en deux parties distinctes, intérieure et extérieure, la première réservée aux femmes et la deuxième aux hommes. Yvonne Verdier montre que les frontières sont en réalité poreuses mais que les conséquences du franchissement de ces bornes ne sont pas les mêmes pour une femme et pour un homme. À Minot, village du châtillonais,

[4] 10 des 58 hommes qui ont témoigné dans le cadre de notre enquête ont moins de deux ans de différence avec leur compagnon, 23 entre 3 et 5 ans, 17 entre 6 et 8 ans, 8 entre 9 et 15 ans ; 26 couples disposent de revenus identiques ; pour les autres les différences de revenus sont variables, entre 300 et 2 500 euros. Enfin, 21 couples sont dans des situations socioprofessionnelles très dissymétriques, qui recoupent le plus souvent les différences d'âge et de revenus.

[5] Les enquêtes *Emploi du temps* ont été menées auprès d'individus vivant en couple, mariés ou non, avec ou sans enfant, qui ont noté tout au long d'une journée toutes leurs activités en précisant leur début et leur fin. Les enquêteurs ont pris en compte pour l'analyse du partage des tâches entre conjoints 5 206 couples en 1986 et 4 410 couples en 1999, les deux membres du couple ayant participé à l'enquête (Barrère-Maurisson, 2003 : 89-90).

théâtre d'une vaste enquête ethnographique dans les années 1970, la figure d'une femme qui accomplit des tâches d'hommes dans les champs était courante. Par contre, un homme qui aurait pris en charge le linge, la cuisine ou se serait mis à la couture, aurait été traité de « fanoche, homme qui fait la femme, femme-fantoche » (Verdier, 1979 : 338-339). Cette dissymétrie dans la manière de considérer le franchissement de la barrière érigée entre masculin et féminin s'appuie sur un système complexe de représentations dans lequel Pierre Bourdieu, à la suite de quelques anthropologues, voit volontiers une dimension universelle. Les différences entre les sexes qui s'inscrivent dans les esprits et les corps se caractérisent et, du même coup, se cristallisent dans un système d'oppositions binaires dont le premier terme est du côté du masculin et du valorisé : « haut/bas, dessus/dessous, devant/derrière, droit/courbe […], sec/humide, dur/mou, épicé/fade, clair/obscur, dehors(public)/dedans (privé) » (Bourdieu, 1998 : 13). Ces oppositions soutiennent des distinctions secondaires telles que « dominant/dominé, […] actif-pénétrer/passif-être pénétré » (Bourdieu, 1998 : 112), sensées marquer également dans les corps la distinction entre masculin et féminin « par des dispositions corporelles qui s'inscrivent dans un système d'oppositions binaires (force/faiblesse, énergie/grâce) » (Mennesson, 2000 : 67). De nombreux travaux en ethnologie ont montré que la socialisation sexuée se fait par la vue, au contact de sa famille, de ses proches et de ses pairs ou à la faveur d'œuvres de fictions, mais aussi par la « pratique directe » dont la récurrence façonne les « habitudes mentales et comportementales » (Lahire, 2001). Les travaux notamment d'Yvonne Verdier (1979), d'Agnès Fine (1997, 2000) et de Marlène Albert-Llorca (1995) sur l'apprentissage traditionnel de la féminité et ceux de Dominique Pasquier (1999) sur les fictions télévisées à l'attention des jeunes en fournissent parmi les plus belles analyses.

Aller vers le masculin c'est se valoriser alors que glisser vers le féminin, c'est le contraire ; voilà qui explique que le franchissement de la frontière entre les sexes est diversement apprécié selon que l'on est homme ou femme. Lorsque deux hommes vivent ensemble, rien dans leur socialisation, ni dans les modèles à leur disposition, ne semble donc les prédisposer à un rôle conjugal tourné vers la maison. Nos enquêtés sont pris en étau entre deux modèles : d'un côté l'idéal d'un partage égalitaire, majoritaire dans les discours et renforcé par la mise en présence de deux hommes ; d'un autre côté le modèle traditionnel d'une division sexuée des tâches domestiques qui n'incite pas les hommes à prendre massivement part aux tâches ménagères. Les témoignages de femmes recueillis par Annie Dussuet montrent à quel point la responsabilité des tâches ménagères semble souvent étroitement liée, dans les représentations, à l'identité sexuée et confirment les analyses, plus anciennes, d'Yvonne Verdier. Lorsque ses interlocutrices s'interrogent sur l'éventualité que leur mari prenne en charge le repassage, elles répondent qu'elles ne voient pas « un homme faire cela ». En d'autres termes, « peut-on rester un homme en faisant du repassage ? » (Dussuet, 1997 : 85). Dans son enquête ethnographique menée dans les années 1990 à Huelma, un village d'Andalousie, Béatrice Sommier livre une analyse similaire à propos des couples de la « jeune génération ». Lorsqu'un homme aide son épouse dans l'accomplissement de certaines tâches ménagères, il n'est pas rare que celle-ci prenne plaisir à vanter ses mérites auprès de ses amies. L'effet est d'autant plus réussi qu'elle souligne la spontanéité de l'aide. À l'opposé, l'ethnologue observe que « les hommes eux ne se vantent pas d'aider leur épouse, et s'ils le font réellement […], ils savent qu'en le disant ils s'exposeront à la raillerie de leurs semblables » (Sommier, 2006 : 181-182). Ses observations amènent l'ethnologue à penser, qu'en somme, peu de choses ont changé dans la division sexuelle des tâches entre l'ancienne et la jeune génération. Elles nous permettent également de supposer que le plus grand risque, pour un homme, à prendre en charge des responsabilités

perçues comme ressortissant plutôt de la responsabilité des femmes est d'être disqualifié aux yeux des autres hommes.

La question, posée par l'interlocutrice d'Annie Dussuet, à propos d'hommes hétérosexuels vivant en couple avec une femme, vaut-elle également pour un homme gay en couple avec un homme ? Dans cette hypothèse, un homme, même s'il vit avec un autre homme, ne pourrait aller très loin dans la prise en charge des tâches ménagères, au risque de mettre en péril à ses propres yeux sa qualité d'homme. Et pourtant le quotidien impose un travail à faire, même minimal. Comment ces tâches sont-elles assumées ?

Nettoyer et ranger, deux tâches qui posent problème…

Les tâches ménagères les plus problématiques, selon les discours que nous avons recueillis, sont celles liées au traitement du sale et du désordre, en particulier lorsqu'elles sont majoritairement sous la responsabilité d'un seul des deux membres du couple. « Pourquoi ? La saleté absolue n'existe pas » : elle n'est que relative par rapport à la perception que chacun a d'un certain ordre (Douglas, 2003 : 55). Le premier malentendu dans les couples gays comme dans les autres vient de là : chacun n'a pas la même perception que son compagnon de ce qui est sale ou en désordre, et n'agit donc pas toujours comme son compagnon l'attendrait. David (23 ans, aide-soignant) et Jean (41 ans, chef d'entreprise) sont ensemble depuis 7 ans. Jean ne range jamais sa tasse de café qui reste sur la table basse jusqu'au retour de son compagnon, et David le lui a reproché « au moins cent fois ». De ce point de vue, la vie sous le même toit est un paradoxe : deux individus cohabitent et avec eux deux perceptions de l'ordre et du désordre, du propre et du sale, deux volontés de rendre le décor « conforme à (son) idée » (Douglas, 2003 : 24).

Aux premières questions sur les tâches domestiques, David répond que « Jean se laisse vivre », et, avant d'émettre un petit rire, ajoute, usant d'un terme sexiste et à connotation raciale, qu'il est « sa *conchita* ». Aussitôt après il précise qu'il s'occupe de tout à la maison et qu'il préfère qu'il en soit ainsi. Sans doute le rire lui permet-il de relativiser cette dernière remarque, de minimiser ce que lui coûte cet investissement et de couper court à nos interrogations éventuelles sur l'équité d'un tel partage des responsabilités. Le recours à une image stéréotypée et très polémique est d'ailleurs destiné à rendre palpable la dissymétrie dont il se sent victime au regard de la prise en charge du travail domestique.

Les discussions que David provoque régulièrement avec Jean concernent systématiquement la vaisselle et le linge sale. Pendant les quatre premières années, ils n'avaient pas de machine à laver. Ils amenaient leur linge sale chez leurs parents respectifs ; il était alors pris en charge par leurs mères, depuis le lavage jusqu'au repassage. Aujourd'hui la mère de David repasse son linge et celui de Jean, mais ils ont fait l'achat, il y a deux ans d'une machine à laver. David explique que c'est lui qui l'a voulu, parce qu'il trouvait gênant et même « un peu ridicule » de faire laver leur linge par leurs mères. Puisque David était à l'origine de cette initiative, Jean a pu penser qu'il s'occuperait de tout leur linge. Voilà qui explique en partie que David ait le linge à sa charge. Mais les propos de David donnent une seconde explication : « Je suis très mode, donc tout ce qui est mes belles fringues, je les lave séparément. […] Jean, il peut faire une lessive… ça lui arrive parfois, mais elle peut rester deux jours dans le tambour. Donc je ne préfère pas qu'il le fasse ».

Autrement dit, Jean ne saurait pas s'occuper du linge : il mélangerait les vêtements de différentes couleurs, ne lirait pas les recommandations sur les étiquettes et oublierait le linge dans la machine à laver. Comment expliquer que David sache tout cela et y prête une

attention particulière ? A-t-il aidé sa mère à le faire lorsqu'il habitait chez ses parents ? Lui a-t-on expliqué ? Il ne s'exprime pas sur ce sujet.

La lecture des travaux d'Yvonne Verdier, d'Agnès Fine, de Marlène Albert-Llorca et de Jean-Claude Kaufmann montre que le linge est porteur d'une mémoire féminine. Nous pouvons supposer que cette mémoire féminine s'étend à l'ensemble du rapport à la propreté ; cela ne favorise pas la prise en charge par les hommes des tâches liées à l'effacement de la saleté, un point récurrent des difficultés rencontrées par les hommes en matière de travail domestique.

Vers une indépendance vis-à-vis du modèle masculin d'investissement dans le travail domestique

Pourtant, quelques hommes parmi les couples de notre corpus assument, le plus souvent seuls, la responsabilité de nettoyer et de ranger. Pour quelles raisons ? Peut-être parce qu'ils sont plus indépendants par rapport aux normes masculines dominantes ou parce qu'ils trouvent ailleurs dans leur vie conjugale des compensations à leur engagement dans le travail domestique.

Loïc (30 ans, aide-soignant), en couple depuis trois ans avec Samy (35 ans, cadre), explique que chez eux, la répartition des tâches n'a pas été définie et que leur organisation est souple. Une affirmation en réalité contredite lorsqu'il entre dans le détail. Lui-même assume en fait la plupart des tâches ménagères, son compagnon s'occupant ponctuellement des travaux de bricolage et des plantes. Peut-être Loïc ne lui permet-il pas vraiment de s'investir plus, cette répartition n'étant pas pour lui source de mécontentement. Faire la cuisine plaît à Loïc car il ne s'agit pas simplement de préparer de quoi se nourrir, mais surtout, nous dit-il, de préparer un moment important pour l'unité du couple. Il ajoute que s'occuper des tâches ménagères n'est pas une corvée pour lui car elles contribuent au bien-être conjugal. Comment expliquer ces dispositions divergentes au regard des tâches ménagères ? Sans doute l'explication est-elle en partie à chercher dans une socialisation différente pour l'un et l'autre.

Christine Mennesson, à l'occasion de ses travaux sur les femmes qui pratiquent un sport dit masculin, a mis en évidence que les footballeuses et les boxeuses témoignent souvent d'une socialisation sur le mode de « garçon manquant » dans une fratrie exclusivement féminine ou d'une socialisation par leurs frères aînés. En même temps qu'elles divergent par rapport au modèle traditionnel de socialisation féminine, ces jeunes filles acquièrent des dispositions plus ou moins fortes pour des activités sportives dites masculines (Mennesson, 2004 : 75). Lorsqu'il évoque la répartition des tâches domestiques dans son couple, Loïc fait lui-même le lien entre ses pratiques conjugales d'aujourd'hui et ce qu'il a appris dans son enfance. Loïc, dès l'enfance, a dû prendre des responsabilités à la maison : aller chercher sa sœur à l'école maternelle, faire fonctionner les appareils ménagers dès l'âge de six ans ; il dit avoir reçu une « éducation de type maternel ». *A contrario* Samy, très jeune, aidait son père artisan sur des chantiers. Tourné très tôt vers les activités extérieures, conformément au modèle masculin, Samy ne serait pas disposé à prendre en charge des tâches ménagères. Loïc tient à souligner pour lui-même la singularité d'une enfance pas comme les autres, singulière par le caractère exceptionnel des responsabilités à connotation féminine, tournées vers l'espace domestique, qui lui incombaient. Concernant le linge, Loïc met en œuvre une logique bien réglée qui consiste à trier le linge sale avant la lessive selon sa nature et sa couleur. En ponctuant cette description d'un « classique, quoi », il fait implicitement allusion au fait qu'à sa connaissance, tout le monde traite le linge de la même manière. Il s'agit certainement de

manières de faire apprises tôt dans sa vie, qui revêtent pour lui une forme d'évidence. Au sein de bon nombre de familles, quelques principes qualifiés souvent de bon sens se transmettent généralement d'une génération de femmes à l'autre concernant le traitement du linge. Ainsi en attestait une des habitantes de Minot, interrogée par Yvonne Verdier dans les années 1970. Après avoir expliqué comment, dans le premier quart du XX^e^ siècle, on détachait du linge maculé de sang, elle ajoute que « ce linge, elle ne l'aurait pas trempé avec l'autre ». Des « recettes qui, comme les règles de tri du linge, se transmettent entre femmes » (Verdier 1979 : 112). D'après Jean-Claude Kaufmann, jusque dans les années 1980 les femmes, après s'être d'abord rebellé pendant la période de leur jeunesse contre les savoir-faire maternels, mobilisent à nouveau ce qu'elles ont appris, souvent à leur insu, de leur mère (1996 : 43)[6]. Pour ce qui concerne le repassage, Loïc déteste cela. Pourtant, lorsque le tas de linge à repasser est trop important, il repasse. On peut supposer que l'expérience singulière de Loïc et celle de quelques autres enquêtés a eu une influence sur leur représentation du travail domestique : ces hommes s'investissent plus volontiers dans les tâches ménagères, parfois jusqu'à en accepter la plus grande part. Ne se déclarant à aucun moment malheureux de cette répartition, ils semblent assumer sans problèmes particuliers des manières de faire encore très souvent associées aux femmes dans la sphère familiale.

Les propos de Loïc font écho à ceux de Xavier (35 ans, enseignant) en couple depuis dix ans avec Patrick (40 ans, psychiatre). Xavier, qui dit s'occuper, « sauf exception » de toutes les tâches dans la maison, a raconté, à la faveur d'une conversation informelle, son amour du linge. Sans pouvoir remonter aux origines de cette passion, il évoque, dès ses 15-16 ans, son intérêt pour « les vieilles choses » : les draps de lin blanc de sa mère, aux initiales brodées au fil blanc par elle-même, avant de se marier, le vieux fer à repasser, rouillé, trouvé à la cave, chez ses grands-parents… Xavier a déjà ramené chez lui un certain nombre de draps, délaissés par sa mère parce que trop étroits pour les lits contemporains, dans lesquels il adore pourtant dormir. Conscient de s'éloigner des modèles masculins traditionnels, il raconte qu'il aimerait conserver et utiliser d'autres linges de lit, comme celui de sa grand-mère préférée, linge qui dort depuis des décennies dans des armoires. Les anecdotes livrées par Xavier sont intéressantes à plus d'un titre. Son intérêt pour le linge et, sans que l'on puisse le développer ici, pour les choses de la table et la vaisselle, témoigne d'un certain affranchissement par rapport aux stéréotypes masculins. Mais elles laissent aussi entrevoir combien Xavier cherche à s'inscrire dans une forme de continuité familiale qui s'appuie en particulier sur une transmission intergénérationnelle d'objets matériels, supports de la mémoire familiale, qui fait fi des lignes de partage sexuées.

Une autre activité conjugale est le lieu, comme la répartition des tâches domestiques, de bien des négociations, tacites ou explicites, entre les deux membres d'un couple. Jusque chez les couples gays, le masculin et le féminin s'y rencontrent aussi, ou, du moins, l'idée que chacun s'en fait. Ce sont en réalité quatre de nos enquêtés qui, formulant les choses à voix haute et à peu près dans les mêmes termes, nous ont mis sur la voie. Après avoir expliqué qu'ils prenaient sous leur responsabilité l'essentiel des tâches domestiques liées au rangement, au ménage et au linge, ils ont déclaré occuper le plus souvent avec leur compagnon une position réceptive au regard de la pénétration anale. C'est alors qu'ils semblent avoir établi un lien entre ces deux fonctions et nous ont mis en garde : « n'imaginez pas que c'est moi qui fait la femme ».

[6] Néanmoins, un autre mode de transmission des savoir-faire en la matière a émergé à l'époque contemporaine, fondé sur les images médiatisées et la technique, dont on attend qu'elles permettent d'allier rapidité et efficacité (Segalen, Le Wita, 1993 ; Kaufmann, 1996 : 42-43).

Version auteur du texte : Jérôme Courduriès, « Le genre à l'épreuve de la conjugalité. Mouvements et recompositions de la masculinité des hommes en couple avec un autre homme », in M.-P. Anglade, L. Bouasria, M. Cheik, F. Debarre, V. Manry, C. Schmoll (dir.), *Expériences du genre. Intimités, marginalités, travail et migration*, Paris, Casablanca, Karthala, Le Fennec, 2013.

La pénétration anale au cœur de la masculinité ?

La sexualité humaine est un domaine où la problématique des relations entre les sexes est particulièrement prégnante. Nous savons, grâce aux travaux sur cette question, que les hommes et les femmes sont porteurs, du fait de leur socialisation, d'un certain nombre de représentations notamment liées à leur appartenance sociale, à leur génération, à leur conviction en matière religieuse mais aussi à leur sexe, qui déterminent en partie leurs *manières de faire* la sexualité (Bozon, 2008 ; Leridon, 2008). Les recherches de John Gagnon et William Simon ont montré que toutes les expériences sexuelles des hommes et des femmes s'appuient sur des récits qu'ils ont reçus et élaborés au cours de leur socialisation (Gagnon et Simon, 1973 ; Bozon, 2002 : 103-106). Des récits marqués par « le modèle de la sexualité hétérosexuelle monogame et pénétrative », véritable « système normatif structurant » (Andro, Bajos, 2008 : 297).

Comment la sexualité s'organise-t-elle, là encore, lorsqu'elle réunit deux personnes du même sexe, en l'occurrence deux hommes ? Comment ces hommes composent-ils avec leurs attentes et leurs conceptions respectives en matière de sexualité, déterminées en partie par une socialisation masculine et dont on peut imaginer *a priori*, qu'une fois mises en présence, elles ne sont pas toujours immédiatement compatibles ? Afin d'éclairer ces questions, nous porterons notre attention essentiellement sur une pratique sexuelle qui, si elle n'est pas mise systématiquement en œuvre par tous nos interlocuteurs, semble souvent associée à des représentations particulièrement marquées par une certaine conception du masculin et, *a contrario*, du féminin : la pénétration anale.

Une pratique non systématique mais associée à la conjugalité

D'après les résultats des enquêtes Presse gay menées en France par l'INVS et l'ANRS, 54,1 % des répondants déclarent pratiquer toujours ou souvent la pénétration anale active, contre 44,4 % avec un partenaire occasionnel. 55,5 % déclarent pratiquer toujours ou souvent la pénétration anale passive avec leur partenaire stable, contre 44,7 % avec un partenaire occasionnel (Velter, 2007 : 114 et 119). Cela confirme que la pénétration anale est donc plus fréquente avec un partenaire stable qu'avec un partenaire occasionnel (Moreau-Gruet *et al.*, 2001 ; Adam *et al.*, 2002). Ces résultats fournissent des informations intéressantes pour le sujet qui nous occupe. Même si les écarts ne sont pas absolument spectaculaires, l'inscription dans une relation stable semble être un facteur de mise en pratique de la pénétration anale (Moreau-Gruet et al., 2001 ; Adam et al., 2002) [7]. Sans toutefois parler de conjugalité, la stabilité d'une relation, dont on peut penser qu'elle est liée à une inscription dans la durée, pourrait être un facteur d'extension du répertoire sexuel.

Simon (28 ans, chef de projet), en couple depuis trois ans avec Bruno (32 ans, cadre en entreprise), rapporte que son compagnon pense que l'acte de pénétration est l'acte d'amour par excellence, et que tous les couples qui s'aiment, hétérosexuels comme homosexuels, la pratiquent. À l'instar de la pénétration vaginale que les femmes hétérosexuelles semblent considérer comme « la manifestation la plus concrète du lien et du rapprochement des partenaires » (Bozon, 2001a : 254), la pénétration anale est en effet perçue par nombre de gays, comme une pratique étroitement liée au sentiment amoureux, ou du moins réservée au partenaire régulier (Mendes-Leite, 2003 : 213). Cependant Simon dit qu'il n'a aucun attrait

[7] Sept (sur 58) des hommes qui ont participé à notre enquête ont déclaré qu'ils ne pratiquaient pas la pénétration anale.

pour cette pratique sexuelle et qu'il n'en veut pas, quelle que soit la position (insertive/active ou réceptive/passive) qu'il occuperait. Simon et Bruno font donc l'amour ensemble sans pratiquer la pénétration. Il semble que sa répulsion pour cet acte trouve notamment une explication dans les représentations communes dans notre société de l'anus et dans sa propre perception de la saleté. Comme la matière qui s'échappe des orifices naturels, considérée comme marginale, les orifices du corps et l'anus en particulier peuvent être perçus comme source de pollution (Douglas, 2003 : 130-143). Trois hommes ont également sous-entendu que certaines autres pratiques sexuelles ou leur aboutissement peuvent évoquer pour eux une certaine forme de saleté. On peut bien sûr chercher l'explication de ces réticences au-delà de la perception que chacun a du sale et du propre. Les énoncés cachent peut-être des raisons plus profondes et parfois indicibles qui tiennent aux qualités que notre système de représentations associe au plein et au vide, au pénétrant et au pénétré.

Une relation conjugale équilibrée contre le risque de la domination

Réciprocité et sexualité

Un mot revient souvent dans les propos de nos informateurs lorsqu'ils évoquent leurs attentes dans le domaine de la sexualité : la *réciprocité*. Ils semblent avoir complètement intériorisé cette norme largement répandue, qui, à l'image du « troc des orgasmes » (Béjin, 1990), constitue un critère présidant à leur vie de couple dans son ensemble, même si dans les faits de la vie conjugale, cette norme est diversement mise en application. Les pratiques sexuelles conjugales sont marquées par la norme égalitaire, particulièrement pour ce qui est des pratiques non pénétratives (Messiah *et al.*, 1993). Cela peut s'exprimer dans des pratiques mutuelles simultanées ou différées, pourvu qu'elles soient conformes aux désirs de chacun.

Si l'impératif de réciprocité peut, du moins dans les discours qui nous sont rapportés, se révéler si pressant à l'égard de la position dans l'acte de pénétration, c'est sans doute parce que cette pratique est fortement connotée, selon les représentations traditionnelles et encore influentes, comme masculine ou féminine selon le rôle « actif » ou « passif » associé à la position de chacun (Parker, 1995 ; Murray et Dynes, 1995). Nous n'avons pas rencontré de cas où un homme actif qui voudrait renverser les rôles rencontrerait des résistances de la part de son partenaire ; sans doute parce que pratiquer la pénétration insertive ne met pas en cause sa propre masculinité. Selon Pierre Bourdieu, le rapport sexuel est même, d'un certain point de vue, un rapport de domination puisqu'il repose sur la distinction entre le masculin, actif et le féminin, passif (1998 : 27). Un homme, du fait de sa position pendant le coït anal, peut donc se voir classé du côté féminin (Yannakopoulos, 1996 ; Mendès-Leite, 2003 : 204) et donc du dominé (Bourdieu, 1998 : 27 ; Bozon, 2001b : 173 ; Hamel, 2003 : 505). Parce qu'attribuées à un homme, des qualités typiquement féminines dans les représentations ont une valeur négative (Melhuus, 2001 : 214).

Quelquefois, l'écart entre, d'une part, les scripts culturels de la sexualité masculine et l'idéal égalitaire et, d'autre part, la pratique conjugale, est tel qu'avec le temps, les fondements de la relation peuvent être remis en question. Cinq de nos interlocuteurs en témoignent. Parmi eux, Michel, âgé de 36 ans, vit depuis dix-sept ans avec Jean-Marc, 44 ans. Michel avoue que sa sexualité avec Jean-Marc ne le « rend pas heureux » : « Je ne peux pas être actif. J'ai essayé, mais Jean-Marc ne veut pas. Il dit qu'il ne peut pas ». Au début, il y a dix-sept ans, cela ne le gênait pas. Mais au fil des ans, Michel dit qu'il a commencé à ressentir « un manque, une frustration ». Depuis qu'ils font l'amour ensemble, il se trouve cantonné à un rôle sexuel réceptif qu'il vit aujourd'hui difficilement. Cela fait seulement deux ans que

Michel a abordé cette question avec son compagnon, qui lui a répondu en substance qu'il n'y pouvait rien.

Une vie conjugale toute entière traversée par la norme d'une relation équilibrée

Quels sont les enjeux d'une telle négociation autour de la pénétration ? D'abord, il s'agit de la satisfaction de celui des deux membres du couple qui se sent lésé. Mais compte tenu de l'importance de la sexualité conjugale dans le bien-être d'un couple, lorsque l'un d'eux en vient à dire que la sexualité avec son compagnon ne le satisfait pas complètement, c'est le devenir du couple qui se trouve hypothéqué. En fait cette absence de réciprocité dans la pratique de la pénétration anale fait écho, dans les cinq cas, à des configurations dans les autres champs de la vie à deux qui sont vécues comme déséquilibrées par nos informateurs[8].

Dans les couples hétérosexuels, une sexualité peu égalitaire fait écho à une répartition des tâches et des responsabilités peu équitables (Bozon, 1998 : 224-225). Pour les couples gays, une répartition déséquilibrée des tâches ménagères, des niveaux de revenus inégaux, posent d'importantes difficultés quand elle s'accompagne d'une organisation de la sexualité qui ne prend pas en compte les désirs des deux partenaires (Courduriès, 2006 et 2008c). En plus d'assumer la quasi-intégralité des tâches ménagères, certains des hommes interrogés se voient assigner pendant le coït anal un rôle passif. Un redoublement systématique qui leur pose un problème d'identité de sexe. On comprend mieux alors la réaction de Michel qui, nous l'évoquions précédemment, s'est exclamé : « Mais il ne faut pas vous imaginer que c'est pour autant moi qui fait la femme ! ». Cette phrase exprime à elle seule la dévalorisation du féminin et l'intériorisation d'un énoncé largement répandu dans la population masculine, selon lequel la virilité est précisément une non-féminité (Bourdieu, 1998 : 69). Le rejet d'une forme de subordination ou de domination et le fait que l'acte de pénétration entre deux hommes peut être associé à la pénétration vaginale expliquent que certains hommes gays rejettent avec force la distinction actif/passif, comme a pu le noter Janine Mossuz-Lavau, à l'occasion de son enquête sur la vie sexuelle en France (2002 : 216).

Des hommes interviewés en Australie par Susan Kippax et Gary Smith[9] disent, à propos de la position réceptive : « j'imagine que tu es un peu plus vulnérable que dans n'importe quelle autre position (sexuelle)[10] ». La vulnérabilité tient d'abord au fait que l'anus est un des « points les plus vulnérables » du corps (Douglas, 2003 : 137), et un orifice par lequel l'autre s'introduit. Il s'agit bien sûr d'une vulnérabilité symbolique. L'opposition entre la vulnérabilité, associée à la position réceptive, et la force, associée quant à elle à la position pénétrative, nous ramène au concept de domination. Une domination qui, lorsqu'elle ne fait pas l'objet de contrepoids à d'autres moments de la relation sexuelle ou dans d'autres champs de la vie conjugale, peut constituer pour le partenaire réceptif un trouble important. Adopter la position réceptive dans la pénétration anale revient à aller contre le script masculin de la sexualité. Un script, comme le suggèrent les enquêtes statistiques, qu'il peut être plus facile de réécrire au sein du couple plutôt qu'à l'occasion de relations sexuelles furtives. Susan Kippax et Gary Smith, reprenant, pour illustrer leur propos, les écrits de Guy Hocquenghem (1972), rappellent par ailleurs que l'anus est la partie la plus intime du corps. Nos interlocuteurs, aussi, parlent de la pénétration anale comme d'une pratique intime ou du

[8] Il faut noter que les hommes qui témoignent de ce genre de configurations très inégalitaire sont systématiquement ceux qui, dans leur couple, se sentent en position déficitaire.

[9] Susan Kippax et Gary Smith ont travaillé à partir d'entretiens menés auprès de 51 hommes, âgés de 20 à 51 ans et engagés dans une relation conjugale longue de deux mois à treize ans ; les entretiens portaient exclusivement sur leur sexualité conjugale et extraconjugale.

[10] (2001 : 426) "I guess you're a bit vulnerable than in any other [sexual] position", notre propre traduction.

moins une pratique qui participerait à l'instauration d'une forme d'intimité qui ne se résume bien sûr pas à la seule conjugalité. Cela ne peut se comprendre que si l'on considère que cette pratique met à jour une dimension privée de l'identité des protagonistes.

Malgré l'intérêt nouveau dont semblent témoigner certains hommes hétérosexuels pour la sodomie réceptive[11], l'asymétrie des rôles et des places dans la sexualité est encore fortement ancrée dans les représentations ; elle s'équilibre dans les pratiques qui favorisent la réciprocité et l'égalité. Jouer le rôle passif à tour de rôle dans une relation conjugale est perçu comme « plus démocratique, une preuve d'amour pour son partenaire » (Carballo-Dieguez *et al.*, 2004 : 165). C'est la raison pour laquelle l'alternance des rôles dans la sexualité conjugale est fortement valorisée dans le discours de nos interlocuteurs, même si certains hommes, plus indépendants à l'égard des injonctions de la norme masculine, s'épanouissent tout en ayant un rôle exclusivement passif au regard de la sodomie. Ce qui est véritablement en jeu dans la négociation autour de la position sexuelle n'est donc pas une stricte égalité incluant une réciprocité de tous les instants. L'important pour chacun de ces hommes est d'obtenir de pouvoir de temps en temps, eux aussi, être actifs, de pouvoir, pour le dire de manière plus triviale, être eux aussi des hommes à part entière, ou, du moins, de savoir que c'est possible. Leur discours ne transforme pas radicalement les normes traditionnelles relatives à l'identité sexuée masculine. Il témoigne plutôt de petits arrangements qui, certes, ne « dynamitent » pas les modèles masculins majoritaires mais les aménagent, les recomposent. Entrent également en considération les autres aspects de l'économie conjugale tels que l'affectation des revenus, la prise en charge des dépenses, le travail affectif, le *care*, la prise en charge du travail domestique…

Sur les cinq hommes interviewés qui se considèrent dans des positions déficitaires vis-à-vis de leur partenaire, deux mettent en relation leur sexualité et leur propre séropositivité au VIH. Leur compagnon, qu'ils présentent comme séronégatif, a toujours refusé d'être dans une position réceptive. Jacques (49 ans, sans emploi) raconte même qu'il a avec son copain, Éric (35 ans, pharmacien) une sexualité « très furtive », depuis le début de leur relation, deux ans auparavant. Leurs relations sexuelles sont très espacées dans le temps et durent seulement quelques minutes, avec un répertoire de pratiques très limité ; pour Jacques, cette situation est imputable à Éric. Son compagnon n'a jamais véritablement fait allusion à la santé de Jacques pour expliquer ce que Jacques analyse comme étant une absence de désir. Mais pour Jacques, cela ne fait aucun doute. La séro-différence, des statuts sociaux et des niveaux de revenus très inégaux, une sexualité très insatisfaisante pour Jacques contrebalancent la différence d'âge et se surajoutent dans ce couple à un travail domestique inégalement réparti au détriment de notre informateur. Ici le déséquilibre conjugal n'est pas seulement dû à une représentation malmenée de la masculinité : le fait que Jacques ait le sida et une santé précaire rentre aussi dans l'équation du couple.

Dans son *Journal*, déposé à l'Association pour l'Autobiographie d'Ambérieu-en-Bugey, Vincent s'interroge sur ce qui constitue à ces yeux l'identité sexuée ou, plutôt, la féminité : *« Qu'est-ce que la féminité ? Elle se définit, en partie, par les soins apportés au corps. Les hommes ne sont pas, mais cela change, supposés prêter attention au leur, du moins, ne sont pas supposés y apporter les mêmes soins (…) Et puis merde à la fin ; pourquoi ce ton prétendument analytique pour décrire ce qui n'est que mes sentiments. J'aime voir un corps soigné, légèrement efféminé. Très légèrement. » (Journal, Samedi 6 février 1999, p.109)*. Au travers des réflexions que Vincent couche dans son *Journal*, le lecteur découvre une identité

[11] Ils peuvent parfois recourir, selon Daniel Welzer-Lang, lors de séquences sexuelles avec une femme, à l'utilisation d'objets pénétrants (2004 : 247).

gay qui, pour celui qui tient son journal, se situe dans un aller-retour entre masculinité et féminité stéréotypées. Une féminité qui apparaît dans cet extrait dans ses aspects valorisés mais qui à d'autres moments constitue plutôt un repoussoir, dans la mesure où Vincent dit qu'aux yeux d'autres personnes, en particulier son père, elle apparaît comme disqualifiante lorsqu'elle est attribuée à un homme.

« La montée de la parole masculine sur les souffrances intimes et (la) volonté de lier amour et sexualité » qu'observe Anne-Claire Rebreyend en France sur la période 1939-1975 amène certains hommes qui disent « leur impossibilité de se conformer au modèle viril en vigueur » à mettre en avant « de nouvelles images masculines : celles d'hommes qui avouent leur faiblesse et leur fragilité » (2009 : 43). Nos propres matériaux montrent que les stéréotypes masculins restent encore vifs aujourd'hui du moins tels qu'ils apparaissent en creux dans les discours d'hommes homosexuels eux-mêmes tenus aux « marges de la masculinité » (Jimenez-Salcedo, 2009 : 285). Ils nous amènent à inscrire ces hommes qui ont évoqué au cours de nos entretiens, parfois pour la première fois, leurs difficultés à concilier certains aspects de leur vie personnelle, sexuelle et amoureuse avec leur propre représentation de la masculinité, dans la lignée des « hommes fragiles » décrits par Anne-Claire Rebreyend. Le désir pour un autre homme, lorsque *Ego* est lui-même un homme, et la conjugalité homosexuelle peuvent, dans certains cas, questionner ses propres représentations de la masculinité. Voilà qui contribue grandement à la spécificité de la conjugalité gay. L'interrogation sur soi-même et sur son identité sexuée que l'on croit souvent, et certainement à tort, fixe et immuable, est générée par le fait que les individus homosexuels ne disposent dans l'espace social d'aucun modèle de couples de même sexe. Ils se trouvent obligés de faire cohabiter leur désir de conjugalité ou leur vie de couple avec les seuls modèles à leur disposition, ceux de couples composés de deux individus de sexes opposés, ce qui les amène, au moins en leur for intérieur, à bricoler et à fabriquer de nouvelles manières d'être homme.

Leur image de la conjugalité a été en partie déterminée par leur appartenance au genre masculin ; or nous savons combien la manière d'envisager le sentiment amoureux et la sexualité diffère selon que l'on est un homme ou une femme. Le fait que les couples gays unissent deux hommes implique qu'ils ne peuvent pas s'appuyer sur la différence de sexe dans sa dimension physiologique pour invoquer une répartition sexuée des responsabilités, des tâches et des rôles. Le travail domestique et la sexualité, au sujet desquels les représentations sociales et individuelles sont fortement marquées par la distinction de sexe, sont l'objet de toutes les attentions : les rôles traditionnellement associés au genre dans les couples hétérosexuels ne peuvent y être répartis de manière identique. La relation de nos interlocuteurs avec leur compagnon actuel et avec ceux qui l'ont éventuellement précédé, le fait d'assumer des responsabilités et des tâches considérées habituellement dans le couple comme étant plutôt ancrées du côté féminin, et l'expérience même de l'orientation homosexuelle conduisent leur croyance de ce qui fait un homme à bouger et à se recomposer. Loin d'inventer un « troisième sexe », par de multiples transgressions aux modèles stéréotypés masculins, ils ouvrent, comme d'autres, sur d'autres voies possibles pour être des hommes. Comme l'écrit Françoise Douaire-Marsaudon, « il n'existe pas une manière *unique* de ne pas être conforme au modèle "homme" ou "femme" » (2008 : 295).

Si quelques-uns de nos interlocuteurs sont amenés, par leur vécu conjugal, à s'interroger sur ce qui fait un homme, les derniers cas présentés montrent à l'évidence que d'autres questions que celles liées au genre traversent les couples d'hommes et provoquent en leur sein des négociations et des relations de pouvoir : les ressources que chacun amène à la relation amoureuse (en termes de sociabilité, d'apports socioculturels, matériels), les niveaux de revenus, le temps et l'attention que chacun consacre à l'autre, l'état de santé, les sentiments

etc. L'économie conjugale est complexe et ne s'explique pas par les seuls conflits de genre même si ce sont eux qui sont immédiatement retenus et mis en avant**.**

Bibliographie

Adam Philippe, Hauet Éric, Caron Caroline, 2002, Recrudescence des prises de risque et des MST parmi les gais. Résultats préliminaires de l'enquête Presse gay 2000, Paris, INVS, DGS, ANRS.

Albert-Llorca Marlène, 1995, « Les fils de la Vierge. Broderie et dentelle dans l'éducation des jeunes filles », *L'Homme*, 133, p. 99-122.

Andro Armelle, Bajos Nathalie, 2008, « La sexualité sans pénétration: une réalité oubliée du répertoire sexuel », in Bajos Nathalie, Bozon Michel (dir.), Beltzer Nathalie (coord.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genres et santé*, Paris, La Découverte, p. 297-332.

Anxo Dominique, Flood Lennart, Kocoglu Yusuf, 2002, « Offre de travail et répartition des activités domestiques et parentales au sein du couple : une comparaison entre la France et la Suède », *Économie et Statistique*, 352, p. 127-150.

Barrère-Maurisson Marie-Agnès, 2003, *Travail, famille : le nouveau contrat*, Paris, Gallimard.

Bejin André, 1990, *Le nouveau tempérament sexuel*, Paris, Kimé.

Bourdieu Pierre, 1998, *La domination masculine*, Paris, Seuil.

Bozon Michel, 2008, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », in Bajos Nathalie, Bozon Michel (dir.), Beltzer Nathalie (coord.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genres et santé*, Paris, La Découverte, p.273-295.

Bozon Michel, 2002, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan, coll. 128.

Bozon Michel, 2001a, « Sexualité et conjugalité », in Blöss Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, p. 241-259.

Bozon Michel, 2001b, « Orientations intimes et construction de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines. Les cadres sociaux de la sexualité*, 41-42, p. 11-40.

Bozon Michel, 1998, « Amour, désir et durée. Cycle de la vie conjugale et rapports entre hommes et femmes », in Nathalie Bajos, Michel Bozon, Alexis Ferrand, Alain Giami, Alfred Spira, et le groupe ACSF, *La Sexualité aux temps du sida*, Paris, PUF, p. 175-234.

Brousse Cécile, 2000, « La répartition du travail domestique entre hommes et femmes », Dossiers et Recherches, Rapports de genre et questions de population, t. 1 : *Genre et population*, France, 84, INED, p. 89-106.

Carballo-Dieguez Alex, Dolezal Curtis, Nieves Luis, Diaz Francisco, Decena Carlos, Balan Ivan, 2004, "Looking for a tall, dark, macho man… Sexual-role behaviour variations in Latino gai and bisexual men", *Culture, Health & Sexuality*, 6, 2, p. 159-171.

Castel Pierre-Henri, 2003, La métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle, Paris, Gallimard.

Courduriès Jérôme, 2011, *Être en couple (gay). Conjugalité et homosexualité masculine en France*, Presses Universitaires de Lyon, collection « Sexualités ».

Courduriès Jérôme, 2008a, « L'argent chez les couples gays », in Belleau Hélène, Henchoz Caroline (dir.), *L'usage de l'argent dans les couples : pratiques et perceptions des comptes amoureux. Perspective internationale*, Paris, L'Harmattan, p. 259-295.

Courduriès Jérôme, 2008b, « Re-naître à l'autre sexe. Changement de prénom et de sexe à l'état civil », in Fine Agnès (dir.), *États civils. Nom, papiers et sentiment de soi*, Paris, Les éditions du CTHS, p. 225-242.

Courduriès Jérôme, 2006, « Les couples gays et la norme d'égalité conjugale », *Ethnologie Française*, 36-4, p. 705-711.

Douaire-Marsaudon Françoise, 2008, « La crise des catégorisations relatives à l'identité sexuée. L'exemple du "troisième sexe" », in Théry Irène, Bonnemère Pascale (dir.), *Ce que le genre fait aux personnes*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. Enquête, p. 277-296.

Douglas Mary, 2003 (1967), *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.

Dussuet Annie, 1997, *Logiques domestiques*, Paris, L'Harmattan.

Filiod Jean-Paul, 2003, *Le désordre domestique. Essai d'anthropologie*, Paris, L'Harmattan.

Fine Agnès, 2000, « Écritures féminines et passages de la vie », *Communications*, 70, p. 121-142

Fine Agnès, 1997, « Au fil de la recherche : le trousseau de la mariée », in Bouchard Gérard, Segalen Martine (dir.), *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*, Les Presses de l'Université de Laval, Québec, p.335-351

Gagnon John, 2008, *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot.

Gagnon John H., Simon William, 1973, *Sexual Conduct. The Social Sources of Human Sexuality*, Chicago, Adline.

Hamel Christelle, 2003, *L'intrication des rapports sociaux de sexe, de « race », d'âge et de classe : ses effets sur la gestion des risques d'infection par le VIH chez les Français descendant de migrants du Maghreb*. Thèse en anthropologie, EHESS, Paris.

Herault Laurence, 2004, « Constituer des hommes et des femmes : la procédure de transsexualisation », *Terrain*, 42, p. 95-108.

Héritier Françoise, 1996, *Masculin Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

Hockenghem Guy, 2000 (1972), *Le désir homosexuel*, Paris, Fayard.

Jimenez-Salcedo Juan, 2009, « Politique(s) du masculin au XVII^e^ siècle : Représentations des marges des masculinités dans la littérature française », *Sextant*, 27, p. 285-296.

Kaufmann Jean-Claude, 1996, « Lettres d'amour du repassage », *Ethnologie française*, 26, 1, p. 38-49.

Kaufmann Jean-Claude, 1995, « Le couple infernal », in Ephesia, *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, Paris, La Découverte, p. 203-206.

Kellerhals Jean, Widmer Éric, Levy René, 2004, *Mesure et démesure du couple. Cohésion, crises et résilience dans la vie des couples*, Paris, Payot.

Kippax Susan, Smith Gary, 2001, "Anal intercourse and power in sex between men", *Sexualities*, 4, 4, p. 413-434.

Lahire Bernard, 2001, « Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances », in Blöss Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, p. 9-25.

Leridon Henri, 2008, « Fréquence et modalités des rapports sexuels : des situations contrastées selon le type de partenaire », in Bajos Nathalie, Bozon Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 315-332.

Melhuus Marit, 2001, "The power of penetration. The value of virginity: male and female in Mexican heterosexual and homosexual relations", in Ales Catherine, Barraud Cécile (dir.), 2001, *Sexe relatif ou sexe absolu ?*, Paris, Éditions de la Maison des sciences des l'homme, p. 201-226.

Mendes-Leite Rommel, 2003, « Sens et contexte dans les recherches sur les (homo) sexualités et le sida: réflexions sur le sexe anal », in Broqua Christophe, Lert France, Souteyrand Yves (dir.), *Homosexualités au temps du sida. Tensions sociales et identitaires*, Paris, CRIPS, ANRS, p. 199-220.

Mennesson Christine, 2004, « Être une femme dans un sport "masculin". Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, 55, p. 69-90.

Mennesson Christine, 2000, *Des femmes au monde des hommes. La construction de l'identité des femmes investies dans un sport « masculin » : analyse comparée du football, des boxes poings-pieds et de l'haltérophilie*. Thèse de sociologie, Université Paris V René Descartes.

Messiah Antoine, Mouret-Fourme Emmanuelle, 1993, « Homosexualité, bisexualité. Éléments de sociobiographie sexuelle », *Population*, 48, 5, p. 1353-1380.

Michels David, 2008, « Les procédures de changements de mention de sexe à l'état civil », in Fine Agnès (dir.), *États civils en questions. Papiers, identités, sentiment de soi*, Paris, Éditions du CTHS, p. 93-109.

Moreau-Gruet Florence, Jeannin André, Dubois-Arber Françoise, Spencer Brenda, 2001, « Management of the risk of HIV infection in male homosexual couples », *Aids*, 15-8, p. 1025-1035.

Mossuz-Lavau Janine, 2002, *La vie sexuelle en France*, Paris, La Martinière.

Murray Stephen O., Dynes Wayne R., 1995, « Hispanic homosexuals: a Spanish lexicon », in Murray Stephen O. (dir.), *Latin American Male Homoseualities*, Albuquerque, University of New Mexico Press, p. 180-192.

Parker Richard G., 1995, « Changing brazilian constructions of homosexuality », in Murray Stephen O. (dir.), *Latin American Male Homoseualities*, Albuquerque, University of New Mexico Press, p. 242-155.

Pasquier Dominique, 1999, *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Rebreyend Anne-Claire, 2009, « Sexualités et hommes fragiles (France 1939-1975) », *Sextant*, 27, p. 29-44.

Segalen Martine, Le Wita Béatrix, 1993, *Chez soi. Objets et décors : des créations familiales ?*, Paris, Éditions Autrement.

Sengenes Sébastien, 2004, « D'un genre à l'autre. Identité refusée, identité abandonnée », *Terrain*, 42, p. 81-94.

Sommier Béatrice, 2006, *Aimer en Andalousie du franquisme à nos jours. Une ethnologie des relations hommes/femmes*, Paris, L'Harmattan.

Stoller Robert, 1989, *Masculin, féminin*, Paris, PUF.

Strathern Marilyn, 1988, *The Gender of Gift: Problems with Women and Problems with Society in Melanesia,* Berkeley, University of California Press.

Théry Irène, 2007, *La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l'égalité*, Paris, Odile Jacob.

Velter Annie (coord.), 2007, *Rapport Enquête presse gay 2004*, ANRS/INVS.

Verdier Yvonne, 1979, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse*, *la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard.

Version auteur du texte : Jérôme Courduriès, « Le genre à l'épreuve de la conjugalité. Mouvements et recompositions de la masculinité des hommes en couple avec un autre homme », in M.-P. Anglade, L. Bouasria, M. Cheik, F. Debarre, V. Manry, C. Schmoll (dir.), *Expériences du genre. Intimités, marginalités, travail et migration*, Paris, Casablanca, Karthala, Le Fennec, 2013.

Welzer-Lang Daniel, 2004, *Les hommes aussi changent*, Paris, Payot.

Yannakopoulos Kostantinos, 1996, « Amis ou Amants ? Amours entre hommes et identités sexuelles au Pirée et à Athènes », *Terrain*, 27, p. 59-70.